Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 5

Artikel: A propos du "cheval" de Victor Hugo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180786

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des lieux ne se modifie pas, on peut sans témérité retarder de quelques années la reconstruction du dôme. « Mais, disait-il, ces tirants étant indispensables, il y a quelque chose d'effrayant de penser que la solidité d'un monument de cette importance dépend de la force d'un pouce carré de section de fer. »

Outre ces détails spéciaux, le rapport de M. Chessex renferme un exposé architectonique si intéressant sur la Cathédrale et le style gothique en général, que, pour terminer, nous le publierons dans un prochain numéro, persuadé qu'il sera lu avec un grand intérêt. L. M.

L'homme de bois.

L'homme de bois est indispensable dans une démocratie. Comment les autorités supérieures représenteraient-elles fidèlement un parti, si, à côté des capacités reconnues, on n'y faisait pas entrer quelques hommes de bois! Quelle honte d'aller chercher un collègue parmi ses adversaires!

L'homme de bois pare à toutes ces difficultés; on le choisit en général d'un bois tendre, suffisamment spongieux, sans résistance aucune. Plus la matière première est flexible et malléable, mieux elle remplit le but. Une fois trouvée et éprouvée, on la couvre d'un frac noir, et comme un génie muet ne se distingue pas aisément d'un sot qui se tait, on l'acclame sur le champ, car personne n'a contre elle ni grief, ni jalousie. Elle s'assied sur les fauteuils curules, et juge le peuple.

L'homme de bois se prend au sérieux; il pose comme ne pose pas un grand magistrat; il marche gravement, et nul ne saurait le méconnaître. Il ne lui arrive pas d'être pris pour un domestique, ainsi qu'on le raconte de Philopémen. Tout dans son allure, dans ses vêtements trahit le conducteur de la nation, l'homme qui a charge d'âmes, l'arbitre d'une foule de destinées.

Il est convaincu que c'est lui qui guide le char de l'Etat; il a le fouet en main, mais un autre le manie. L'homme de bois ne s'en aperçoit pas, et souvent il se demande avec inquiétude : si je venais à manquer, que feraient ces pauvres gens?

Quand il daigne parler, jeter quelques lueurs diffuses sur les délibérations secrètes, à l'entendre vous croiriez que c'est lui qui a tout décidé. Il n'a pas conscience d'être mené par un plus habile que lui.

Quelquefois il vous dira : Nous avons longuement discuté, et mon opinion a prévalu. N'ayez pas l'air d'en douter, vous vous feriez un mauvais parti. — L'homme de bois est très susceptible.

Et quand vient la chute, l'homme de bois est bien malheureux. Il n'a jamais compris pourquoi il est arrivé, il comprend encore moins pouquoi il s'en va : O injustice des citoyens! ingratitude proverbiale des républiques! s'écrie-t-il, qu'ai-je donc fait pour mériter un semblable traitement? En vain cherche-t-il dans sa conduite quelque tache inaperçue, il n'y en a pas. Celui qui n'a jamais rien fait n'a jamais péché. Il se paie de ce sophisme et ne se dit pas qu'on le chasse, justement parce qu'il n'a rien fait.

Et nul ne songe à le consoler; car on ne croit pas qu'il ait besoin de consolations. On se figure qu'ayant fait très peu d'usage du pouvoir, il ne tient pas au pouvoir. — Erreur. — Le fauteuil vert a des attraits irrésistibles, une influence presque magique, on ne le quitte qu'en soupirant.

L'homme de bois, une fois tombé, pourrit dans un coin; chacun le délaisse; il expie des fautes auxquelles il est resté étranger. Victime passive, bouc Hazazel, il est exposé à mille affronts. Si le lion mourant doit supporter les coups de pied de l'âne, quel est donc le sort de l'âne mourant? — Je n'ose y penser. (*Charivari suisse.*)

A propos du « cheval » de Victor Hugo.

(*Chansons des bois et des rues.*)

Hugo monte un cheval ailé,
Fier descendant du grand Pégase :
Jusqu'au ciel il s'est envolé
Dans une éblouissante extase.

Il voit le monde et ses travers
Du sommet de l'immense espace,
Et va nous dire, dans ses vers,
Que « l'ombre » de Dieu sur lui passe.

Hugo ne voit qu' « ombre, » ici-bas :
Il a raison, ce petit monde,
Même pour les heureux, n'a pas
De vrai bonheur une seconde.

Le poète sur ce cheval
Est emporté loin des misères :
Sur sa selle il n'est pas trop mal
Pour dévoiler mille mystères.

Son génie est si merveilleux
Que l'inconnu même il dévoile :
Il connaît les secrets des dieux
Encor bien mieux ceux d'une étoile.

Il s'élance, vole et bondit...
Debout, un pied sur la Grande Ourse,
Le grand poète, alors, nous dit :
« J'ai fini ma sublime course ! »

Génie incomplet mais profond,
Dans cette course universelle,
S'il s'enfonce dans maint bas fond
Il tient encor *bon* sur sa selle !

Mon Pégase, un jour, n'était pas
Fils d'un coursier de la Savane :
Son frère d'Ouchy vient là-bas,
Chargé de sable pour Lausanne !

Ma pauvre bête au bord du Flon
L'été dernier souvent me porte :
Il y revient chargé de son
Et le maître est mis à la porte !

Mais, je remonte au jour de l'an
Mon vieux bidet du district d'Aigle :
Heureux, il fit un tel élan
Que je crus voler sur un aigle !

— Salut ! me dit la Liberté ;
Et ton Pégase ? Tu le lègues
A qui donc ? Mon âne est resté
Au service d'anciens collègues !

Lausanne, janvier 1870.

F. Oyex-Delafontaine.

Qu'est-ce que la religion? demandavé à on djeino boébo, lo menistre, que recitâvé lo catsimo, lo dzo de la vesita. Lo boébo vouaité lo menistre dé côté et répond ein sorizeint: Ah ! vo z'été on malin greliet, Monsu lo menistre, vo lo sédè mi qué mè.

Les pygmées bossus de l'Utliberg.

Conte.

X

Au crépuscule, deux femmes étaient assises devant la jolie maison du Krauel. La plus jeune tenait dans ses bras un enfant qui caressait les cheveux blancs de l'autre femme. Un paysan, père de l'enfant, sortit de la grange et leur dit que, vu la fraîcheur du soir, elles feraient mieux de rentrer.

— Elle ne nous fera pas de mal, ce soir, répondit la vieille, la nuit dernière nos fidèles génies domestiques nous ont prévenues que ce soir c'est la nuit des Trépassés.

— Oui, répondit le gendre, ils vous ont prévenues, qu'aujourd'hui ils nous quittent, et que le fils que vous avez perdu, rentrera dans la maison pour les remplacer. Mais il se fait tard et je crains qu'il ne revienne pas ce soir même.

— Oh Johannes ! mes esprits ne mentent pas ! Il n'est pas d'êtres meilleurs, ni plus sincères au monde.

— Oui ! oui ! ajouta la jeune femme, dans la nuit où Jean-Henri a disparu, ils se sont montrés pour la première fois, et ont chanté à nos fenêtres des consolations.

— Oui, oui, Catherine, c'est le Dieu du ciel qui nous a envoyé ces êtres secourables.

— Vous ne m'avez pas encore tout raconté, mère, fit le gendre, est-il vrai que, durant ces longues années, les bons esprits ont nettoyé les ustensiles de la cuisine et de la laiterie, qu'ils ont tenu en bon état les baquets, les tonneaux, qu'ils ont balayé les chambres et les corridors, qu'ils ont chassé les souris, extirpé les mauvaises herbes, etc., etc.?

— Oui, oui, tout cela est vrai, reprit la grand'mère ; ce sont eux qui, il y a deux ans, lorsque tu étais malade, ont fauché le froment de notre champ, durant la nuit ; le matin il ne restait plus qu'à mettre le lien aux gerbes.

— Ce sont eux, poursuivit Catherine, qui ont haché le foin, coupé le bois et attaché la vigne.

— Dites-moi donc, je vous en prie, si vous avez jamais vu ces esprits ? ou s'ils sont toujours restés invisibles ?

— Puis-je parler, mère? demanda Catherine, vous savez qu'ils nous l'ont défendu.

— La nuit dernière ils l'ont permis. Tu peux tout raconter à ton mari et à Jean-Henri, la chose ne doit être tenue secrète que pour les étrangers.

— Eh bien, raconta Catherine, je les ai vus, mais une seule fois, et à la dérobée. J'étais encore enfant ; la curiosité m'empêchait de dormir. Une fois, à minuit, je me levai doucement, et... sur la pointe des pieds... je me glissai jusqu'à la porte de la cuisine où j'entendais du bruit.

— Et puis, et puis ! que vis-tu ? demanda Johannes avec curiosité.

— Je vis, au clair de la lune, une vingtaine de pygmées, gros à peine comme le doigt. Ils étaient mal bâtis, avaient un gros nez et une bosse, mais ils étaient agiles, actifs et soigneux. Les uns ramassaient les cendres, les autres récuraient la vaisselle d'étain et de cuivre, les autres nettoyaient le dressoir. J'eus pitié d'eux, ils étaient nuds des pieds jusqu'aux genoux, et n'avaient point de bonnets. Je me remis au lit ; puis, dans la semaine, je leur fis 20 paires de petits souliers, de petits bas et de petits bonnets rouges. Et... un soir... avant d'aller dormir, je leur arrangeai tout cela sur le dressoir. Mais qu'arriva-t-il ? A minuit ils vinrent à la fenêtre de ma chambre, roulèrent les souliers, les bas et les bonnets, puis me les jetèrent à la tête en me regardant avec leurs yeux de feu, et ils m'ont chanté qu'ils ne reviendraient plus, si je m'avisais, encore une fois, de les épier.

— C'eût été, pour nous, un bien grand malheur, ajouta la grand'mère.

C'est un petit peuple bien extraordinaire, dit le gendre. Et maintenant ils nous ont quittés pour toujours ?

— Oui, répondit la mère attendrie, oui, ils sont partis la nuit dernière, parce que mon Jean-Henri a achevé de subir sa peine, et qu'il reviendra corrigé et bon. Oh je sais tout ! Dans mes nuits d'insomnie, nos petits amis m'ont tout raconté, je sais ce qui lui est arrivé, et vous le savez aussi. Maintenant il est libre après avoir subi, pour ses fautes de jeunesse, une peine sévère. Oh qu'il sera heureux, quand il apprendra que nous sommes dans le bien-être, et que notre propriété est franche de toute dette.

— N'est-ce pas, mère, fit la jeune femme, vous ne lui ferez point de reproches, quand il arrivera ?

— Non, il ne trouvera ici qu'amour et pardon !

— Seigneur Jésus ! le voici, mère ! le voici ! s'écria Catherine, en s'élançant au devant du chasseur. Mais, au moment de se rencontrer, tous deux s'arrêtèrent, Jean-Henri, d'étonnement, Catherine, de terreur, à la vue du *Sauvage*. La vieille mère s'avança en trébuchant.

— Pour l'amour de Dieu, s'écria Jean-Henri, est-ce ici la maison du Juge de paix ? D'où vient cette nouvelle grange ? Où est ma bonne mère ! Et Catherine, ma chère enfant ?

— Jean-Henri, si longtemps perdu ! Je ne puis te voir, car mes yeux sont pleins de larmes, mais je reconnais ta voix ! Viens sur mon cœur ! Je suis ta mère, qui t'a toujours aimé !

— Et moi, ajouta Catherine, je suis ta sœur !

— Non ! non ! dit Jean-Henri, en repoussant les deux femmes. Non ! c'est encore une nouvelle sorcellerie ! Ma mère n'a pas les cheveux gris ! Et ceci n'est point ma sœur !

— Oh ! s'écria la mère, il ne sait pas encore ce qui lui est arrivé ! Je suis bien réellement ta mère ! Un seul mot t'expliquera tout. Oui, Henri, mes cheveux sont devenus blancs ! Ta sœur est mariée ; l'enfant qu'elle tient sur ses bras est ton neveu, et l'affaire avec les pygmées est vraie.

— Mon Dieu, tout cela serait vrai ! Oh dis-moi le mot de l'énigme, si tu ne veux me voir perdre la raison !

— Jean-Henri, tu crois n'avoir dormi qu'une nuit dans les gorges reculées de l'Utliberg, c'est là ce qui te trompe. Regarde ta sœur ! regarde les progrès autour de toi ! Nous avons aujourd'hui le jour des Trépassés 1852, tu as dormi durant 25 ans dans la montagne ! Voilà la vérité !

Jean-Henri ne put méconnaître plus longtemps la voix de sa mère. Il comprit. Tout devint clair ! Mais cette révélation fut pour lui un coup de tonnerre ; il pâlit, s'affaissa et, à genoux, il demanda à sa mère pardon de lui avoir causé tant de chagrins. La mère, Catherine et son mari l'entourèrent ; il y eut une minute de silence solennel.

— Ne parlons plus du passé, reprit enfin la mère. Notre maison qui allait à sa ruine est maintenant une maison de prospérité où nous vivrons heureux et unis !

Depuis lors Jean-Henri vit en homme rangé. Il ne songe plus ni au vin, ni au jeu, ni à la chasse, et il n'a gardé du passé que son fusil et sa gibecière, dont il a fait des reliques.

Nous ignorons s'il s'est marié, mais les paysannes du Wehnland sont trop jolies, pour qu'il n'y ait pas fortement à présumer qu'une aimable sorcière n'ait jeté sur lui un charme d'une autre nature que ceux de l'Utliberg.

Traduit de l'allemand,
J. Z.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.